

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - 01 45 51 34 14

Leçon d'un cinquantenaire Droits : devoirs de l'Homme



A l'aube du troisième millénaire la science considère ses acquis comme une simple étape de la connaissance. N'en serait-il pas de même pour les Droits de l'Homme ?

L'histoire nous apprend que des années, voire des siècles, séparent déclaration et réalisation. En 1998 perdure l'esclavage dénoncé au début du premier millénaire. En 1961, des habitants du Mississippi se soulevèrent pour obtenir l'égalité des droits inscrits dans la Constitution américaine de 1862. Et le XX^e siècle finissant se mobilise pour la reconnaissance des droits de la femme et de l'enfant.

Les droits de l'homme sont un legs dont chaque génération est à la fois l'héritière et le garant. Définis en fonction d'une société et d'une époque, les Droits de l'Homme commandent donc une réévaluation perpétuelle.

Comment y resterions-nous étrangères, nous à qui, des mois, des années durant fut refusé le nom d'homme ?

Elément de notre patrimoine, la Déclaration des Droits de l'Homme fut un des moteurs de la résistance contre l'envahisseur et sa hiérarchie des races. Source de dignité humaine dans un monde concentrationnaire conçu pour l'anéantir, l'enseignement des Droits de l'Homme arme les plus démunies. Immobiles, face à l'officier qui commande un lynchage aux Aufseherinnen qui déversent à terre un container de soupe, les captives portent témoignage des droits de l'homme dans un univers qui les bafoue.

Ressorts de la personnalité, les Droits de l'Homme demandent, précise la Déclaration de 1948, à être enseignés et diffusés.

Marie-Suzanne Binétruy

(suite p. 2)

4^e P. 4616

Une naissance à Auschwitz

par Orli Reichert

C'était pendant l'année 1942, au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau où la saleté, la vermine et les maladies étaient répandues partout. Sombres et boueuses sont les allées du camp dans lequel nous sommes entassées et vivons. Vivons ? Il fait nuit. Qui traverse le camp à cette heure entend les pleurs et les plaintes désespérées des femmes qui sont pressées à 10 ou 12 par *coya*. Prends garde où tu mets ton pied pour ne pas tomber sur les cadavres qui gisent en masse sur la terre autour des Blocks. Ne les dérange pas, laisse-les dormir, leur combat est terminé.

Viens avec moi au *Revier*, je t'y montrerai un spectacle que tu n'oublieras jamais. Tiens bien la porte pour que le vent ne te l'arrache pas des mains. Et ne t'étonne pas. Ici tu ne dois t'étonner de rien.

Une femme est là couchée sur le sol. Elle serre les dents très fort. Ses mains cherchent un appui dans la boue qu'on appelle ici le plancher. Tout près d'elle, tu vois une infirmière qui tient du papier-journal à la main et qu'elle allume, morceau après morceau. Pourquoi fait-elle cela ? Veut-elle mettre le feu au Block ? Non. Elle fait seulement de la lumière. Parce qu'un enfant va naître ici et nous n'avons pas d'autre lumière.

Regarde bien tout en détail, et tu verras que la femme est couchée sur la crasse du sol sans couverture ni drap. Tu ne verras auprès d'elle pas le moindre gobelet d'eau, car ici nous n'avons d'eau que lorsqu'il pleut. N'oublie pas de regarder la jeune femme médecin qui est agenouillée auprès de la femme et cherche à l'aider. As-tu jamais vu tel désespoir sur un jeune visage ? Elle n'a pas de blouse blanche, ses mains n'ont pas de gants de caoutchouc stériles... Par contre, elle a le crâne rond et ce n'est pas seulement cette nuit que son visage est si blême et si désespéré.

Et maintenant attention, le bébé va sortir. La femme par terre, enfonce ses mains encore plus profond dans la boue. Elle crie, elle crie.

La femme médecin est à genoux devant elle. Elle travaille vite et adroitement avec ses

jeunes mains maigres. Un dernier cri, un dernier soubresaut et le bébé est là. Epuisée, la mère retombe en arrière et ferme les yeux... Elle pleure.

Doux petit enfant, pas de bassine d'eau chaude pour toi ; pas de langes blancs et doux. Tu seras frotté au papier de cellulose et enveloppé dans un chiffon. Tu ne sais pas non plus que nous devons faire vite car le papier qui nous éclaire touche à sa fin. Et tu ne sais pas non plus que demain ton doux petit bras blanc sera percé d'une aiguille pointue et qu'un numéro bleu y restera.

Nous t'aimons, tout petit être, tu circules de bras en bras et nous embrassons tes petits pieds qui viennent de quitter un abri bien chaud pour entrer dans la souffrance et la misère. Ce que tu sens de chaud sur ton visage, ce n'est pas le soleil, ce sont les larmes chaudes et amères que nous versons sur toi, larmes de colère contre une humanité capable de telles choses.

Extrait des souvenirs d'Orli Reichert
L'ombre noire. Vivre à Auschwitz
Marburg. 1989.



Quelques-unes d'entre nous ont entendu parler d'Orli qui fut le chef du *Revier* de Birkenau, car elle a sauvé la vie de Haïdi Hautval en la chantant au Revier lorsque celle-ci fut appelée pour être exécutée.

Jeune communiste allemande, Orli avait été arrêtée en 1936 et déportée à Ravensbrück de 1940 à 1942. Elle fit partie des 999 femmes, Allemandes et Tchèques, politiques, asociales et juives qui quittèrent Ravensbrück le 24 mars 1942 pour inaugurer Birkenau. (Elles y furent numérotées de 1 à 999.)

En janvier 1945, Orli fut évacuée d'Auschwitz et revint à Ravensbrück d'où elle fut évacuée vers Malchow. Elle s'évada de la colonne avec un groupe de camarades et fut, hélas ! violée par un soldat soviétique.

(suite p. 3)

*Mort de Mademoiselle Prévost,
une camarade 57000
(née en 1893 – habitait Versailles)*

Depuis quelques jours, en ce début d'avril 1945, parvenait jusqu'à notre kommando de Meikleeberg près de Leipzig, le bruit assourdi du canon. Nous devinions que le « front » se rapprochait et que la capitulation allemande ne faisait désormais aucun doute. Mais en même temps nous nous interrogions avec angoisse sur notre avenir proche : le 13 avril, vers 15 ou 16 h, nous allions avoir la réponse : perché sur un tonneau, au milieu de la place d'appel, le Commandant du camp crachant des vociférations à notre endroit, nous confirmait que dans un délai de deux heures, au plus, nous allions prendre la route : « Direction inconnue – Ravitaillement prévu : l'herbe des routes... » Nous étions fixées...

A la nuit tombante, notre lamentable cortège « fünf zu fünf » s'ébranlait : il était composé d'environ 250 Françaises auxquelles s'ajoutait un groupe plus important de juives hongroises que du kommando d'Alberoda nous étions venues rejoindre au début février. La fin de l'hiver avait été rude pour toutes ces femmes déjà éprouvées par des mois de carence alimentaire, les mauvais traitements et les travaux pénibles auxquels elles avaient été contraintes – construction d'une route en particulier, souvent sous la pluie et dans le froid.

Accompagnées de place en place par les SS, les barrières du camp étant franchies vers 17 ou 18 h, nous avons durant toute la nuit, marché ou plutôt tourné en rond, nous relayant pour soutenir à tour de rôle celles d'entre nous qu'un impérieux besoin de dormir faisait défaillir – quelques compagnes plus hardies, ou plutôt plus chanceuses – celles qui se trouvaient hors de la vue de nos gardiens – avaient subrepticement pris la fuite et s'étaient réfugiées dans les bois environnants. Elles furent récupérées très rapidement

Mais pour avoir vu chez certaines, dénommées « Musulmans », se détendre les ressorts, pour avoir senti leur fragilité face à l'isolement, au délabrement physique, nous avons reconnu le pouvoir révigorant d'un regard fraternel ou, si tenué soit-elle, d'une manifestation de respect.

Le jeune Allemand qui glisse dans une main anonyme une brioche empaquetée ne réconforte pas une affamée : en le traitant d'égal à égal, il rend sa qualité d'homme à un « stück ».

Corollaires des Droits de l'Homme, ces instants privilégiés, à jamais inscrits au fond de nos cœurs soulignent l'importance d'une attention vigilante aux détresses qui nous entourent. Ne faudrait-il pas voir là un devoir ?

M.-S. B.

par les troupes américaines. Les autres avaient continué. J'étais de celles-là et Madeleine Prévost aussi.

Jour après Jour, et souvent nuit après nuit, certaines tirant le chariot qui transportaient les *impedimenta* de ces messieurs et quelques malades (Kaky Fleury a de bonnes raisons de s'en souvenir), houpillées par les cris de nos gardiens, crevant de faim et soif, les pieds déchirés par le frottement des pantines, nous avons fini par atteindre Dresde le 21. Cette ville-musée, en grande partie détruite par les bombardements meurtriers de février 1945, venait d'être à nouveau bombardée. Triste, triste marche à travers les décombres. Dans les faubourgs nous entrevoions parfois des visages à demi-cachés derrière les rideaux. Nous avons traversé l'Elbe en fin de matinée, pour nous diriger vers le sud, en direction des Sudètes. Il m'est difficile de préciser avec exactitude les lieux où prit fin la vie de Mademoiselle Prévost.

Cette femme discrète, effacée, au visage sévère et pâle, avait 52 ans (lorsqu'on a 20 ans tous ceux qui ont dépassé la trentaine paraissent déjà des vieux !). Je n'aurais sans doute plus guère pensé à cette camarade après mon retour en France si je n'avais été le témoin de sa mort tragique : un soir pluvieux, nos SS sans doute fatigués, avaient décidé de faire stationner notre troupeau dans « une ferme d'état ». Rien à manger évidemment et sans doute pas grand-chose à boire. Dans la précipitation, harcelées par les cris des gardiens et par les coups reçus, nous avions pénétré dans une immense grange où se trouvaient entassés des monceaux de paille. Si nous avions été agiles et en pleine forme nous en aurions peut-être gravi sans trop de mal les différents paliers. Tirées et poussées dans tous les sens, les plus solides étaient parvenues au sommet – Mademoiselle Prévost, incapable d'effectuer pareille ascension était restée au niveau le plus bas. J'avais remarqué sa pâleur plus accentuée que de coutume et surtout la lenteur, l'hésitation de ses gestes stéréotypés.

Au petit matin, après quelques heures d'un sommeil perturbé par les souris et la vermine, nos garde-chiourmes, toujours hurlant et frapant, donnaient le signal du départ : un coup de crosse ici, un coup de botte par-là... Vite, vite, vite, il faut descendre, il faut sortir ! C'est alors que j'aperçois Mademoiselle Prévost étendue à terre, au milieu des tas de diarrhées lâchées par tous ces intestins en folie. Qui avait eu l'idée diabolique de jeter des morceaux de pain au milieu de ces déjections ? Un véritable essaim de femmes, piaillantes, batailleuses, qui sous une pluie de coups se disputaient, ou plutôt s'arrachaient cette nourriture inattendue ! Un vague nettoyage du crouton de pain avec le revers de la main, et hop ! dans la bouche !!! Sans souci aucun de la « gisante » qui agonisait là... Les retardataires continuaient de descendre

IN MEMORIAM

ANNE-MARIE PARENT-RENAUD



Anne-Marie Parent-Renaud, qui fut notre déléguée dans les Alpes-Maritimes de 1976 à 1987, s'est éteinte à Cannes le 9 octobre 1997. Née à Brest en 1913, elle était pupille de la nation.

Mariée avec Serge Renaud de Saint-Georges en 1937, tous les deux s'engagent dès novembre 1941 dans la résistance, au réseau *La Confrérie Notre-Dame* dans la région parisienne. Courageux et efficaces, Serge est le premier arrêté en août 1942, puis Anne-Marie le 11 septembre, avec d'autres responsables du réseau. Torturée, elle reste quelques mois à Fresnes, puis est déportée à Ravensbrück fin août 1943 où elle est immatriculée 19262. Elle sera enfin rapatriée par la Suède en juillet 1945. Serge était rentré de Sachsenhausen en juin.

Sitôt rétablie, Anne-Marie s'engage à nouveau au service de la France ce qui l'amènera, de 1951 à 1961, dans différents pays d'Extrême-Orient dont l'Indochine où elle reçoit la Médaille militaire.

Puis c'est Paris, quelques années de secrétariat dans le privé, enfin une retraite bien méritée dans le Midi où elle se met à la disposition de l'ADIR et anime, avec Odette Garnier, notre section des Alpes-Maritimes. A sa demande, il y a dix ans, Monique Delobel prend la relève mais Anne-Marie participe tant que ses forces le lui permettent aux déjeuners locaux et à la préparation du Concours national de la Résistance et de la Déportation dont elle a assuré la présidence départementale. Tous ses camarades anciens combattants se souviendront de sa disponibilité, de sa compétence, de sa gentillesse souriante, comme ses compagnes de déportation gardent en mémoire son courage tranquille et son sens de la solidarité.

D. V.

quatre à quatre les escaliers de paille et atterrissaient sur le corps de notre compagne. Celle-ci émettait encore un faible gémissement, de plus en plus tenu qui faisait penser à un cri d'oiseau blessé, son visage émacié comparable à celui d'une momie égyptienne. Lorsque la colonne se fut reconstituée, elle gisait morte au milieu des ordures laissées par celles qui étaient encore vivantes.

Souvent, très souvent, j'évoque le visage de cette mourante et j'entends encore ces petits cris dont je garderai à jamais le souvenir. Si ténus qu'ils aient été, ils suffisent à eux seuls à me faire revivre le cauchemar de notre « colonne ». Cinquante ans après ces événements, il y a toujours de par le monde beaucoup de petits cris que le « monde » se refuse à entendre.

Dr Marguerite Dupré
née Mimeur

En souvenir de David Rousset

Quand notre célèbre camarade David Rousset meurt le vendredi 13 décembre 1997 à l'hôpital de la Salpêtrière, on peut dire que les humains asservis perdent un de leurs plus acharnés défenseurs.

Arrêté pour résistance le 12 octobre 1943, torturé, puis déporté de camps en camps (il en connut cinq), il échoua finalement à Buchenwald où ses compagnons de lutte le découvrent en avril 1945, inconscient, presque mourant. Quelques mois plus tard (en 1946) il publierà pourtant un des premiers grands livres consacrés à la déportation, et l'intitule *L'Univers concentrationnaire*, qui servira désormais d'étiquette à toutes les déportations. Lui succèdera dès l'année suivante, un roman de 800 pages, plus fidèle qu'une photographie : *Les jours de notre mort...*

Dans la France de l'immédiate après guerre, le clan solidaire des fabricants d'opinion (ceux que, en polonais, on a baptisé *intelligentsia*) vénèrent alors en chœur le grand Staline et traitent de « rats visqueux » ou de « vipères lubriques » tous les gens qui cherchent à s'informer.

C'est alors (donc en 1949) que David Rousset (qui avait attaqué l'Hitlérisme raciste longtemps avant 1939) s'adresse à tous les survivants des camps nazis pour leur demander, au nom de leur écrasante expérience, d'enquêter maintenant sur le *goulag* stalinien...

A l'unanimité de son conseil d'administration l'ADIR, notre association féminine, accepta de participer à l'enquête...

Pour défendre le Juste et le Vrai, il faut parfois affronter de grandes souffrances pouvant aller jusqu'à la mort (mais avec le soutien continual et profond de rester ainsi les proches de nos proches). Un autre courage est exigé quand Vérité et Justice exigent que nous affrontions aussi nos proches, nos camarades, nos amis... Ces deux courageux David Rousset les eût.

Né le 18 janvier 1912 au cœur de la France, à Roanne, dans la Loire, il reçut à sa naissance les deux prénoms bibliques de Elysée-David, car ses quatre grands-parents appartenaient à une église réformée appelée en France *Darbyste* (en anglais *Plymouth Brothers*), très fidèle à l'Ancien Testament, austère, sans clergé mais priant en arrière de l'homme le plus valable de la communauté (comme en Islam). Ses deux grands-pères, le paternel et le maternel, furent l'un et l'autre ces hommes-là et David le fut aussi pour la France et, on peut dire, l'Europe : parlant au nom de ce qui est juste, de ce qui est vrai, malgré les dangers, malgré l'opinion dominante.

Germaine Tillion



Son œuvre :

L'univers concentrationnaire, Ed. du Pavois, 1946. Rééd. Ed. Minuit 1981 et Pluriel 1993.

Les jours de notre mort, Ed. du Pavois, 1948. Rééd. Pluriel 1993, 2 tomes.

Le pitre ne rit pas, Ed. du Pavois, 1948. Rééd. Christian Bourgeois 1979.

Pour la vérité sur les camps de concentration, (en col. avec Théo Bernard et Gérard Rosenthal). Ed. du Pavois, 1951, Ramsay, 1990.

Produit par
Montparnasse-multimédia :
un **CD-Rom (MAC-PC)**
sur

“ La Résistance en France ”
Une épopee de la Liberté

Travail historique réalisé par vingt historiens de la période et validé par un comité historique constitué de témoins et d'historiens, sous la direction de Laurent Douzou.

Ce grand récit chronologique raconté par Yvan Levaï porte sur plus de 1 500 événements remettant la Résistance dans le contexte international de la Seconde Guerre mondiale, celui de la France de Vichy, de la France libre, des Résistances extérieures... 700 notices explicatives, plus de 1 500 photos, 2 heures d'archives sonores provenant de Radio-Paris, Radio-Vichy, la BBC...

Conditions particulières pour anciens résistants et déportés politiques : en vente par correspondance à Milledis, 67 rue de Richelieu, 75002 Paris (tél. : 01.47.03.69.23), à 279 F + 30 F frais de port (au lieu de 349 F + 30 F). [En vente à la FNAC].

Naissance à Auschwitz (suite)

Atteinte de tuberculose, aux prises avec des difficultés politiques, elle mourut en 1962 dans un hôpital psychiatrique sans avoir pu se débarrasser d'Auschwitz.

Article emprunté au bulletin de nos camarades allemandes, les *Ravensbrück Blätter* de juin 1997, et adapté pour *Voix et Visages* par Anise Postel-Vinay.

BERGEN-BELSEN

Il est passé environ 120 000 personnes dans ce camp. La liste du Mémorial parue en 1995 ne comprend que 25 000 noms : nous recherchons les noms de tous les déportés de Bergen-Belsen en vue d'une nouvelle édition prévue pour 1999.

Veuillez transmettre vos noms, prénoms et ceux des déportés que vous y avez connus, encore vivants ou décédés (ainsi que, si possible, date et lieu de naissance, date et lieu de libération ou de décès à Bergen-Belsen ou ailleurs en déportation).

Ecrivez à **Albert Bigelman**

12, Villa St-Pierre
94220 Charenton-le-Pont.

ou **Colette Tcherkawsky**

49, rue Pétion
75011 Paris.

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de vous informer du décès de nos camarades :

Louise Jacquelot, Paris, le 30 novembre 1997 ;

Lucie Morice (51427), Fontenay-sous-Bois, le 3 décembre 1997 ;

Andrée Carro (Int.), Paris, le 6 décembre 1997 ;

Solange Hartmann (35222), Paris, le 22 décembre 1997.

Denise Hayme-Bloch (35180-50712), Thann, a perdu son mari le 16 mai 1997 ;

Marie-José Chombart de Lauwe (21706), Paris, a perdu son mari le 30 janvier 1998 ;

Marie Cahour (Int.), Paris, a perdu sa sœur, le 1^{er} février 1998.

DÉCORATIONS

Anne-Marie Krug-Basse (39060-51545), Paris, a été élevée à la dignité de Grand-Croix de l'Ordre National du Mérite.

Fernande Escudié, Montpon-sur-l'Isle, a été promue au grade d'Officier de la Légion d'Honneur.

Raymonde Roux (Int.), Marseille, a été nommée Chevalier de la Légion d'Honneur.

Marguerite Udry, Cusset, a été promue au grade de Commandeur de l'Ordre national du Mérite.

MARIAGE

Denise Hayme-Bloch (35180-50712), Thann fait part du mariage de son petit-fils, Stéphane Vormus, avec Paméla Michel. Colmar, 21 janvier 1998.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le vendredi 20 mars 1998

au JARDIN DE LA GARE

48, boulevard de Bercy 75012 Paris

Tél. : 01 43 40 82 48 – Métro « Bercy » – Bus 87 et 26

14 h – Accueil

14 h 30 – Assemblée générale et élections

Invitée : Christiane Desroches-Noblecourt, Inspecteur général honoraire des Musées de France.

17 h 15 – Départ en cars pour l'Arc de Triomphe

18 h 30 – Ravivage de la flamme de l'Arc de Triomphe

19 h 30 – Dîner au « Jardin de la Gare » (230 F).

Transports assurés en cars.

ÉLECTIONS

Membres sortants et rééligibles :

Mmes Yvette Farnoux, Charlotte Nadel, Françoise Robin.

Germaine Tillion, notre Kouri, est bien administrateur sortant mais ne se représente pas. Elle n'est donc pas rééligible.

C'est à l'unanimité que le Conseil d'Administration l'a élue « Membre d'Honneur ».

Les camarades désireuses de déjeuner au Jardin de la Gare le vendredi 20 mars, avant notre Assemblée générale, doivent IMPÉRATIVEMENT s'inscrire à l'ADIR, dès que possible. (Prix du déjeuner 180 F).

COTISATION ET POUVOIR

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1998 auprès de leur déléguée, ou de l'ADIR (CCP 5.266.06 D) et si besoin, de remettre ou d'envoyer leur pouvoir.

Draguignan, le 25 octobre 1997...

Résistance, combat d'actualité

Rarement ville libérée par les siens aura rendu un aussi mémorable hommage aux grandes figures de la Résistance et de la déportation, que Draguignan le 25 octobre 1997 : dix sites de la ville sont baptisés simultanément :

Fred Scamaroni, pour ne pas parler, se suicida à Ajaccio le 19 mars 1943 ;

le général **Charles Delestraint**, premier chef de l'armée secrète, déporté à Dachau, où il est assassiné dix jours avant la libération du camp ;

Frédéric-Henri Manhes, délégué de Jean Moulin pour la zone occupée, arrêté en mars 1943, déporté à Buchenwald. Il fonde la FNDIRP en octobre 1945 ;

Daniel Mayer, résistant ayant fait partie du Conseil National de la Résistance, et militant au plus haut niveau pour les Droits de l'homme.

Ces résistants, comme les six personnalités locales honorées étaient de sensibilités politiques très différentes, mais défendaient la même image de leur pays, la même idée de la démocratie.

Jean Boyer, d'une famille dracénoise, le « maquisard varois », d'un maquis de Saône-et-Loire, fusillé à 18 ans le 22 août 1944, donne son nom à une avenue ;

Jean Garrus, architecte, est parmi les fondateurs de *Libération*, en 1941, arrêté en juillet 1944, il s'évade de la prison de Draguignan le 15 août ;

Marcel Meiffret, qui a rejoint le Parti socialiste clandestin, est arrêté par la Milice en juin 1944 et s'évade le 23 juillet de la prison de Draguignan, il rejoint alors un maquis ;



Gaston Cogordan entre en résistance en 1943. D'abord chef de trentaine, il rejoint des maquis puis est blessé lors de la libération de Hyères.

Des plaques sont dévoilées au cimetière municipal en hommage à deux Américains **Walter E. Warburton**, ancien président de la section de l'*American Legion* pour le sud de la France et **Harry Rhodes**. Ce dernier qui avait participé aux campagnes d'Afrique du Nord, de France et d'Europe centrale, est mort en 1979. Tous deux s'étaient établis dans le pays.

Si aucune rue, aucune avenue ni place ne porte un nom de femme, de nombreuses camarades de résistance ont honoré de leur présence cette émouvante journée d'instruction civique.

INVITATION aux Amis de l'ADIR

Nous serons très heureuses de vous voir nombreux partager le dîner qui suit l'Assemblée Générale, le 20 mars 1998, à 19 h 30, au « Jardin de la Gare » (230 F). Nous confirmons que vous devez OBLIGATOIREMENT vous inscrire à l'ADIR dès que possible.

Notre « Rencontre Interrégionale » est prévue à

LYON

les 17 et 18 septembre 1998.

Le programme sera présenté au cours de notre Assemblée Générale du 20 mars

Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n°s par an) :

Cotisation minimum 120 F.

Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,
241, boulevard Saint-Germain,
75007 Paris

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement

à la Commission paritaire : 31 739

Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 4960